



Daniel Poulin

Pour l'amour du CH





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Illustration de la couverture : ILARIA BOZZINI
Conception de la couverture : QUAND LE CHAT EST PARTI... INC.
Mise en pages : ÉDISCRIPT ENR.



Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.



Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite de l'auteur.



© Les Éditions au Carré inc., 2013

Dépôt légal : 4^e trimestre 2013
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-923335-40-7

DISTRIBUTION
Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca





*Au Doc Leopold Mathieu,
dentiste émérite,
archétype du véritable partisan du CH ;
à 90 ans, encore et toujours,
il vit au rythme du Canadien de son enfance.*







Table des matières

Préface.....	10
Avant-propos	13
CHAPITRE 1	
La renaissance d'une dynastie	17
CHAPITRE 2	
D'un président à l'autre	31
CHAPITRE 3	
De Béliveau à Lafleur... ..	43
CHAPITRE 4	
Les deux dernières coupes : Perron, Demers et Roy	57
CHAPITRE 5	
Dampousse, Brunet et Houle	75
CHAPITRE 6	
Les journalistes	91
CHAPITRE 7	
Des noms de passage	105
CHAPITRE 8	
Trois joueurs deviennent entraîneurs :	
Lemaire, Tremblay et Carbonneau.....	115
CHAPITRE 9	
Le Canadien à la télé.....	129
CHAPITRE 10	
Une nouvelle ère	143
Témoignages	155





Remerciements

Nombreux sont ceux qui ont contribué à la concrétisation de ce projet. Un premier merci va à Réjean Houle et Donald Beauchamp qui m'ont ouvert bien des portes au Centre Bell. Merci également aux amis Jacques Duval, Pierre Laporte et Julien Dion pour leur disponibilité de tous les instants. Deux noms méritent d'être soulignés particulièrement : Jean-Michel Nahas, mon ancien collaborateur lors du précédent livre chez le même éditeur, grâce auquel j'ai pu faire la connaissance de Philippe Meilleur, le *ghost writer* — que la langue française préfère appeler nègre —, sans lequel *Pour l'amour du CH* n'aurait pu voir le jour.





Préface

Lorsque Daniel Poulin m'a donné un coup de fil pour sonder mon intérêt à rédiger la préface de ce livre, je me suis demandé ce qu'il avait de nouveau à raconter sur la glorieuse histoire du Canadien, qui a été exploitée sous toutes ses coutures au fil des ans.

Pourquoi Poulin faisait-il appel à moi, malgré la réputation qui ne fait pas de moi un naturel pour un tel sujet ? Dans la vie d'aujourd'hui, tout est une question de perception et quelquefois la perception est bien loin de la réalité.

Je suis un passionné de l'histoire du Canadien, l'équipe qui m'a fait rêver comme tous les jeunes Québécois de ma génération. Issu d'une famille ouvrière de neuf enfants, j'ai été privilégié de compter sur un parrain et une marraine plus fortunés qui m'offraient à chacun de mes anniversaires, précédant Noël de quelques jours, un chandail, des bas et une tuque du Canadien que j'usais jusqu'à la corde sur la patinoire familiale ou sur celle de l'OTJ (organisation des terrains de jeux). Je ne ratais jamais le hockey du samedi soir ; je m'endormais dans mon lit, mon petit transistor collé aux oreilles en me laissant bercer par les voix de René Lecavalier, Jean-Maurice Bailly, Lionel Duval et Gilles Tremblay pour tous les autres matchs qui n'étaient pas présentés au petit écran.





Mon univers a été bousculé par l'arrivée des Nordiques dans ma ville natale. Nous pouvions applaudir une équipe de la Ligue nationale dans mon patelin et mes rêves les plus fous se réalisaient : c'était à mon tour de faire rêver les jeunes hockeyeurs amoureux des Nordiques en leur décrivant les prouesses des frères Stastny, de Dale Hunter, de Michel Goulet et des aventures de Michel Bergeron derrière le banc. J'ai participé à cette grande aventure de la Ligue nationale à Québec, regardée de haut par les roitelets montréalais de l'époque. On n'acceptait pas de partager la tarte du hockey professionnel et nous nous sommes battus pour faire notre place au soleil, pas toujours de la façon la plus élégante, mais avec les moyens dont nous disposions. Personne d'entre nous qui étions au front ne détestait le Canadien, mais ce sont ceux qui bénéficiaient des largesses de l'organisation, tout en nous faisant des leçons de morale, qui contribuaient à augmenter nos sentiments anti-Bleu, Blanc, Rouge.

Le temps arrange les choses... les Nordiques ont quitté le Québec pour le Colorado et les Canadiens ont repris la place qu'ils occupaient. Il y a toujours cette braise tricolore qui couve dans le cœur de n'importe quel amateur de hockey québécois, peu importe ses allégeances avouées ! Les sentiments de haine et d'amour sont très près l'un de l'autre. C'est ce qui m'a attiré dans l'approche de Daniel Poulin. On découvre ou on redécouvre, selon le cas, ce à quoi carburent les partisans du Canadien : LA PASSION. On aime, on déteste, on rit, on pleure, on applaudit, on vocifère, on les maudit en se promettant de ne plus appuyer cette grande équipe qui n'est plus capable de répondre aux attentes des exploits d'un temps révolu, mais on revient toujours à ses racines.

Qu'on le veuille ou non, le Canadien fait partie de nos vies. C'est à travers les témoignages recueillis par Daniel Poulin qu'on voit que le CH est ancré au fond de nous grâce à la contribution de ceux qui ont façonné l'histoire des Glorieux.





*Des heures de pur bonheur vous attendent. J'espère
qu'on me pardonnera ce plaisir défendu, car, je vous le
répète, la perception est bien loin de la réalité.*

*Michel Villeneuve,
animateur des Amateurs de sport, 98,5 FM
ancien descripteur des matchs des Nordiques*







Avant-propos

Quand mon éditeur m'a approché pour envisager l'écriture d'un livre sur la controverse entourant l'embauche d'un unilingue anglophone en remplacement de Jacques Martin comme instructeur-chef du Canadien de Montréal, j'ai d'abord hésité, pensant que tout avait été dit sur cet épisode peu reluisant de l'histoire récente de la plus glorieuse équipe de hockey de la Ligue nationale. Après mûre réflexion, je lui ai plutôt proposé de garder en toile de fond ce triste événement pour davantage mettre l'accent sur l'attachement indéfectible qui caractérise tous ceux qui sont reliés, de près ou de loin, à ce qui est plus qu'un simple club de sport professionnel. Longtemps je me suis interrogé sur ce qui m'a souvent semblé comme une obsession presque malade : l'intérêt voué aux péripéties entourant le CH, tant de la part des *admirateurs* irréductibles que de celle de mes collègues de la communauté journalistique montréalaise.

J'avais observé pendant une vingtaine d'années à Toronto le comportement des partisans de l'autre équipe canadienne qui jouit de la faveur populaire du ROC (*Rest of Canada*) durant la sombre période *ballardienne*, les Maple Leafs crouissant la plupart du temps dans les bas-fonds du classement de la ligue, conséquence directement reliée aux décisions abruptes d'un mégalomane incorrigible, Harold Ballard, dont





les Leafs n'arrivent pas encore aujourd'hui à s'extirper. Mais l'attitude des amateurs de Toronto face à leur équipe de hockey professionnelle ne ressemble en rien à celle de ceux de Montréal à l'endroit de leur club adoré. Il y a quelque chose d'unique, de spécial, de profondément ancré dans les gênes des partisans du CH qui colore l'opinion de tout un chacun sur la relation liant les Québécois de tout âge et de toutes origines au Canadien.

À mon grand étonnement et pour mon plus grand plaisir, tous les intervenants approchés pour parler de leur vécu au sein du CH ont accepté mon invitation. Non seulement ont-ils répondu à mes questions sans réserve, mais également l'ont-ils fait avec spontanéité, voire candeur dans certains cas, aucun sujet n'étant tabou. On m'avait mis en garde : l'entourage du CH constitue un cercle fermé, difficilement accessible et fonctionnant en vase clos. Nenni ! Du président Geoff Molson et son éminence grise Serge Savard jusqu'au tellement sympathique Francis Bouillon, en passant par les héros légendaires Jean Béliveau et Guy Lafleur, de même que les très colorés Jean Perron et Jacques Demers, sans oublier les deux premiers vrais présidents de l'équipe, messieurs Corey et Boivin, tous, sans exception aucune, y inclus le nouveau directeur-gérant Marc Bergevin, font mentir la rumeur qui voudrait que l'on ne projette qu'une image embellie de la situation aux étages supérieurs du centre Bell. À n'en pas douter, un vent de fraîcheur et de renouveau souffle chez le CH depuis le départ de Bob Gainey et de Pierre Gauthier. Ce nouveau climat signifie-t-il que l'équipe va renouer avec la victoire bientôt ? Il est permis de rêver...





Chapitre 1

La renaissance d'une dynastie

Début de l'hiver 2011, Montréal. Le Canadien connaît l'une des pires saisons de sa riche histoire et croupit au fin fond du classement général, déjà sans espoir de participer aux séries éliminatoires. C'est la débandade : le club ne gagne pas et se dirige tout droit vers le 15^e rang de l'Association Est, une véritable disgrâce pour ce qui a jadis été une dynastie.

Pourtant, l'état-major du Canadien a tout tenté pour renverser la vapeur. Les entraînements punitifs se sont succédé, en vain. Les trios ont été remaniés, de jeunes loups ont été rappelés de Hamilton, on a laissé partir les vétérans défenseurs Hal Gill et Jaroslav Spacek. On a aussi échangé un joueur vedette, Mike Cammalleri, entre les 2^e et 3^e périodes d'un match, du jamais vu.

Rien n'y fait. Le club qui a déjà remporté 24 coupes Stanley s'enfoncé dans la médiocrité.

Par un soir de décembre, le directeur général, Pierre Gauthier, décide de jouer le tout pour le tout : il congédie l'entraîneur Jacques Martin et le remplace par Randy Cunneyworth, un honnête homme qui n'a toutefois jamais tenu les rênes d'un club de la Ligue nationale... et qui ne parle pas un traître mot français. « Une langue, ça s'apprend »,



dira laconiquement Pierre Gauthier, essayant de minimiser l'impact de sa décision, mais du même coup dénotant son insensibilité face à une situation dont il ne saisissait pas l'ampleur.

Pour les partisans de la Sainte-Flanelle, l'unilinguisme du nouveau coach est la goutte qui fait déborder le vase. L'indignation éclate dès la conférence de presse annonçant l'embauche de Cunneyworth. Les journalistes et chroniqueurs crient à la haute trahison, les amateurs envahissent les lignes ouvertes pour dénoncer avec vigueur cette décision absurde, les anciens joueurs — Serge Savard en tête — font des sorties dans les médias pour souligner la gaffe monumentale que vient de commettre le Canadien.

L'équipe atteint simultanément les bas-fonds du classement et de l'opinion publique.

Dans son bureau du 7^e étage du Centre Bell, le propriétaire Geoff Molson, qui est président du club depuis moins de trois ans, prend alors une grande décision, une décision fondamentale. « Tout doit changer », déclare-t-il à ses plus proches conseillers.

Qu'on se le tienne pour dit : les Molson ne permettront pas que le Tricolore devienne la risée de Montréal.

Parce qu'elle est établie à Montréal depuis plus de 225 ans, la famille Molson est intrinsèquement liée au développement de la ville et, cela va de soi, à l'évolution de son club de hockey. Avec ses frères Andrew et Justin, Geoff est l'un des représentants de la septième génération à faire des affaires dans la ville.

Très jeune, Geoff est mis en contact avec les joueurs des Canadiens, lui dont l'entreprise familiale — la Brasserie Molson — est propriétaire du club. Alors qu'il n'est qu'un petit garçon, il fréquente le vestiaire du club au Forum de Montréal.





« J'étais très gêné, très impressionné, se souvient-il aujourd'hui. La première fois, ça m'a fait peur d'entrer dans le vestiaire. C'était tellement important, tellement impressionnant... »

Devenu adolescent, Geoff Molson n'a qu'une vague idée du rôle qui l'attend auprès du Canadien une fois adulte. Il se concentre d'abord sur la brasserie familiale. Il y travaille un certain temps, tout en ayant un œil sur un éventuel poste au sein du club. « Je voulais faire mon propre chemin au sein de la brasserie, tout en gardant en tête qu'un jour je voulais me retrouver dans le poste que j'occupe aujourd'hui, dit-il. Une partie de moi a toujours pensé à ça. »

C'est donc avec un très grand intérêt que Geoff apprend en 2009 que l'Américain George Gillett, qui avait acheté le club en 2001, veut maintenant s'en départir. Saisissant l'occasion et appuyé par de nombreux partenaires, le jeune homme d'affaires se porte acquéreur du club qui a si longtemps été lié à sa famille pour une somme évaluée à beaucoup plus que 500 millions \$. À l'été 2011, il remplace Pierre Boivin en tant que président et prend définitivement les commandes du plus prestigieux club sportif québécois.

Le jeune président ne le sait pas encore, mais la période qui s'amorce sera la plus turbulente en plusieurs décennies.

La saison 2011-2012 débute en effet sur de bien mauvais augures. En l'absence de son défenseur étoile Andrei Markov, toujours incommodé par une blessure au genou droit, le club perd sept de ses huit premiers matchs. La séquence noire se prolonge tout l'automne et, quelques semaines avant les Fêtes, le dernier rang donnant accès aux séries éliminatoires n'est plus qu'un lointain mirage pour le Bleu Blanc Rouge.

C'est à ce moment que surviennent les gestes de panique de l'état-major de l'équipe. Les attentes étaient énormes, reconnaît Geoff Molson. « C'était pourtant la même équipe qui avait bien joué l'année d'avant, et l'année avant ça. Nous étions prêts pour une bonne saison, et quand ça ne s'est pas produit, tout le monde est devenu très émotif. »





Le congédiement de Jacques Martin et l'embauche de Randy Cunneyworth pour le remplacer sont survenus dans ce contexte surchauffé où tout le monde, Geoff Molson en premier, était sous le coup d'une émotion causée par les contre-performances à répétition du club sur la glace.

Le propriétaire ne s'en cache pas : le fait que Cunneyworth ne parlait pas français est vite devenu une crise incontrôlable dont personne n'avait prévu l'ampleur. « À l'époque, dit-il, la première décision était d'essayer de renverser la vapeur, de retrouver le chemin de la victoire. Par contre, il n'y avait pas de remplaçant disponible à long terme. La deuxième décision était donc de remplacer le coach par quelqu'un qui avait le potentiel de mieux performer. Je pense encore aujourd'hui que Randy Cunneyworth a le potentiel nécessaire pour ramener une équipe à la victoire. Mais dans l'émotion du moment, il n'y est pas arrivé, et l'équipe a performé encore moins bien par la suite. C'est là que la situation est devenue incontrôlable. »

Geoff Molson insiste : Cunneyworth a fait ce qu'il a pu dans les circonstances. « Pauvre lui... soupire-t-il. Il était vraiment dans une position très difficile. »

Quand on lui demande s'il reprendrait la même décision aujourd'hui en sachant le tollé spectaculaire que cette embauche a provoqué, le propriétaire du CH s'arrête un instant pour réfléchir. « C'est difficile à savoir, lâche-t-il enfin. Si on était dans une situation similaire, avec une décision importante à prendre dans un contexte où tout le monde est émotif, je n'ajouterais pas de l'huile sur le feu. Et le fait que M. Cunneyworth ne parlait pas français était de l'huile sur le feu. Est-ce que je prendrais la même décision ? Je ne sais pas. Mais je passerais beaucoup plus de temps à réfléchir à cet aspect si une telle situation se reproduisait. Pendant ce processus, j'ai beaucoup appris. J'ai une nouvelle appréciation de l'émotion qui vient avec l'importance de cette équipe. Elle représente quelque chose de très spécial ici. »

Ébranlé par la réaction extrêmement négative des partisans et des médias — même le traditionnel *Bye Bye* a fait





allusion à la controverse... — Geoff Molson tire un trait sur la saison quelques mois plus tard quand il devient évident que le club ne se relèvera pas de sa séquence noire. Alors qu'il ne reste que quelques matchs à la saison, il annonce que le DG Pierre Gauthier est relevé de ses fonctions et il entame une profonde réflexion sur la suite des choses.

Cette fois, pas question d'agir sur le coup de l'émotion. Avant de faire quoi que ce soit, le président décide d'appeler en renfort l'un des plus légendaires représentants de la Sainte-Flanelle : l'ancien directeur-gérant Serge Savard.

Originaire de l'Abitibi, c'est au sein de l'organisation du Canadien que Serge Savard a grandi. Il n'existe pas de repêchage universel à l'époque : chacune des six équipes de la LNH a des droits « territoriaux » qui lui permettent de choisir ses jeunes talents. « Tous les jeunes voulaient jouer pour le Canadien, se remémore Savard. Tu signais un contrat de 100 \$ par année, et tu appartenais au club pour le restant de tes jours. »

C'est ce que fait le jeune homme alors qu'il est âgé de 15 ans. Savard est invité au camp d'entraînement du Canadien junior, le club-école, et signe son contrat. Après des séjours dans les équipes de l'Immaculée-Conception, un club de niveau junior B dont l'entraîneur était Denis Brodeur (le père de Martin, le gardien de but des Devils du New Jersey) puis de Notre-Dame-de-Grâce, le jeune Savard monte en grade et obtient un poste avec le Canadien junior. L'entraîneur Scotty Bowman tient alors les rênes de la formation.

Après avoir fait ses classes et participé à quelques entraînements avec le « grand » club, Savard commence à jouer régulièrement dans la LNH. Fait intéressant, le grand jeune homme est alors davantage reconnu comme un joueur de centre. « Mais quand je suis arrivé avec le CH, ils m'ont dit que j'étais trop gros pour jouer à l'attaque. Ils m'ont donc





mis à la défense et ils m'utilisaient pour tuer les punitions.» Savard devient ainsi le 5^e défenseur du club, à une époque où il n'y a que deux paires d'arrières et trois trios.

La première saison du défenseur avec le grand club se déroule de façon formidable, culminant avec deux buts en prolongation contre St. Louis en pleine finale de la coupe Stanley.

La carrière de joueur de Savard se poursuit jusqu'en 1983. Ses statistiques sont impressionnantes : 1040 parties jouées en saison régulière lors desquelles il inscrit 106 buts, 333 passes, 439 points et 592 minutes de pénalité. Après deux dernières saisons au sein des Jets, il annonce sa retraite. « J'ai été le dernier joueur actif, avec Wayne Cashman, à avoir joué à l'époque des six clubs », se rappelle-t-il, une pointe de fierté dans la voix.

Peu après sa retraite, le nouveau président du Canadien, Ronald Corey, le contacte pour lui offrir le poste de directeur général, laissé vacant par le départ d'Irving Grundman. « On s'est rencontré une première fois, puis une deuxième, se souvient Savard. Au terme de la rencontre, il s'est étiré la main et m'a dit : "Je t'offre la job." J'avais peur au début, je me demandais si j'étais capable de faire ce travail. J'en ai parlé à des amis qui étaient DG, Glen Sather par exemple, qui m'a dit que j'allais adorer ! J'y ai réfléchi une semaine, et j'ai dit oui. »

Commence alors une merveilleuse aventure qui durera douze ans. Sous son règne, le club remporte ses deux dernières coupes Stanley, en 1986 et en 1993, en plus d'atteindre la finale en 1989.

En 1995, toutefois, la carrière de DG de Savard prend fin abruptement.

Après seulement quatre matchs, le président Corey congédie Savard en même temps que l'entraîneur-chef, Jacques Demers. Cette décision est encore aujourd'hui dure à accepter pour celui qu'on surnomme le Sénateur. Il en parle avec une subtile pointe d'incompréhension dans la voix.





« Une semaine avant le début de la saison, j'ai dit à Ronald que j'étais à un joueur près de me rendre à la coupe Stanley. Pourquoi me congédier après quatre matchs quand il aurait pu le faire au printemps ? Cela a été dur à accepter et ce l'est toujours aujourd'hui. Après 33 ans au sein du club, tu dois vider ton bureau en 15 minutes. C'est *rough*. Je ne comprends toujours pas pourquoi c'est arrivé. »

Savard marque une pause. « J'avais pourtant de bonnes relations avec la famille Molson, reprend-il. J'ai cru, à tort, que ce genre de choses ne pouvait pas m'arriver. »

A-t-il reparlé à Ronald Corey de cet épisode trouble ? « On s'est rencontré à plusieurs reprises, mais jamais pour parler de ça, répond-il. Ça a toujours été civilisé, on se dit bonjour, on échange quelques mots, mais on ne parle pas de cette décision. Peut-être un jour... »

Nous reviendrons plus loin sur les motivations qui ont poussé Ronald Corey à prendre cette décision crève-cœur.

Avec cette fin abrupte, Savard quitte la grande famille du Canadien tandis que le club entame une descente aux enfers. Le nouveau directeur général, Réjean Houle, échange Mike Keane, Lyle Odelein (le « cœur physique » de l'équipe, selon la description de Savard) et Patrick Roy, puis ramène au bercail Stéphane Richer et Shayne Corson, qui avaient quitté Montréal « pour des raisons évidentes », dit Savard, sans s'étendre davantage.

Savard continue à fréquenter la famille du Canadien de façon sporadique, et son chandail est officiellement retiré lors d'une cérémonie au Centre Bell en 2006. Il participe aussi aux festivités entourant le centenaire de l'équipe, en 2009. L'ancien directeur est pressenti la même année pour acheter le club des mains de George Gillett, mais il se retire de la course lorsque la famille Molson arrive dans le portrait.

À la fin de la misérable saison 2011-2012 au terme de laquelle Pierre Gauthier est congédié, Serge Savard reçoit un coup de fil de Geoff Molson. Pour le Sénateur, c'est l'occasion de revenir au sein de sa famille.





Avant même de congédier Pierre Gauthier, Geoff Molson avait déjà décidé de demander conseil à Réjean Houle pour le guider dans les décisions liées au hockey. C'est lui, ironiquement, qui a proposé au propriétaire de rencontrer Serge Savard afin d'obtenir son aide dans la recherche d'un nouveau directeur général. « Réjean est comme un confident pour moi, dit Molson. Il connaît le monde du hockey, notre organisation, notre famille. J'ai souvent pris un café avec lui, et ça m'a beaucoup aidé. »

Au sujet de cette collaboration, Réjean Houle lui-même se fait plutôt discret. « J'ai toujours servi le Canadien, explique-t-il. Quand Geoff Molson m'a demandé conseil, j'ai essayé de jouer mon rôle et de servir l'organisation le mieux possible. Et cette fois, mon rôle était d'organiser une rencontre pour que Serge et Geoff se parlent et, surtout, apprennent à mieux se connaître. »

La première rencontre entre le propriétaire et Serge Savard se déroule d'ailleurs en présence de Réjean Houle. Après deux heures de discussions, l'affaire est conclue : l'ancien défenseur épaulera Molson dans la recherche d'un DG capable de rebâtir la dynastie tricolore. « Serge est un homme qui connaît notre famille depuis 45 ans, qui connaissait très bien mon père, explique Molson. Il a tout fait, a connu des victoires, des saisons horribles, il connaît tout le monde et il est encore impliqué dans le hockey. C'était parfait. »

Aucun contrat n'est signé et aucun argent ne change de main : il s'agit d'une entente passée de bonne foi entre des partenaires éprouvant un grand respect l'un envers l'autre. « J'ai accepté de donner un coup de main », dira tout simplement Savard.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : pour Molson, Serge Savard agira désormais comme une caution auprès du public. « Je l'admire », avoue candidement le propriétaire et





président quand on lui demande d'expliquer la nature de leur association.

Cette embauche est vue par plusieurs comme un véritable coup de maître de la part du jeune propriétaire. Non seulement Molson peut compter sur l'avis éclairé de l'un des personnages les plus influents et respectés du monde du hockey — un avantage indéniable après la catastrophe de la saison dernière —, il a désormais un sceau de qualité à apposer sur le choix du prochain directeur général. Dans un monde médiatique où chaque décision, même mineure, est sujette à de féroces critiques, il s'agit d'un symbole puissant.

Tous les gens interrogés pour cet ouvrage l'avouent sans détour, l'arrivée de Savard auprès de Geoff Molson est une idée de génie.

Le principal intéressé, quant à lui, reste calme et serein face à tout cela. À 66 ans, il considère comme un privilège ce nouveau rôle qui lui est dévolu. « Ça me plaît énormément de pouvoir donner un coup de main », dit-il.

Savard est surtout heureux de pouvoir continuer à œuvrer au sein du clan qui lui a permis de connaître une si belle et riche carrière. « Je suis venu au monde dans l'organisation du Canadien grâce aux Molson, rappelle-t-il. Jeune, je travaillais l'été sur les camions de bière de la compagnie. C'est une vraie famille. Geoff, Andrew et Justin, je les ai vus grandir, ces gars-là. Même qu'Andrew est resté bon ami avec un de mes fils, ils se voient encore assez souvent. »

Le respect dont jouit le Sénateur auprès du public est indéniable. Même constat chez les anciens joueurs, qui le considèrent comme un homme intègre, passionné et intelligent. Tous ceux qui ont eu affaire à lui soulignent son honnêteté et sa droiture.

À quoi attribuer cette excellente réputation ? Au-delà des coupes Stanley et de la carrière remarquable qu'il a menée, Savard croit que sa franchise l'a bien servi au fil des décennies. « Je crois que cette perception est due au fait que j'ai toujours dit ce que je pensais, affirme-t-il. Quand j'ai dit que





c'était inacceptable de nommer un unilingue anglophone au poste d'entraîneur-chef, je savais que je froissais des amis, surtout chez les Molson. Mais pour moi, ce n'était pas une bonne décision, alors je l'ai dit, tout simplement. »

On peut aussi ajouter l'humilité à la liste de ses qualités, puisque l'homme a tendance à dévier les compliments dont il fait l'objet. Quand on lui fait remarquer que son choix en tant que conseiller spécial du président a fait l'unanimité, il se fait humble « Sans me lancer de fleurs, je pense que mon embauche a été bien reçue, affirme-t-il en toute simplicité. J'ai vu les sondages comme tout le monde et j'ai constaté qu'on m'attribuait une bonne popularité chez les amateurs. J'en suis bien heureux. »

Geoff Molson n'est pas peu fier de son coup. Sous le regard bienveillant de Serge Savard, la reconstruction du club de hockey des Canadiens de Montréal peut enfin prendre son envol.

Quand on entend Geoff Molson parler de sa fierté de posséder ce club et de diriger les destinées du Tricolore, on prend toute la mesure du poids qu'il a sur les épaules depuis ce jour où il a racheté l'équipe. Le président est pleinement conscient du rôle central joué par le club dans la vie des Montréalais et des Québécois, spécialement depuis le départ des Nordiques vers le Colorado. Les récents événements — la saison de misère, le congédiement de Jacques Martin, puis de Pierre Gauthier, le scandale de l'entraîneur unilingue, le retour de Serge Savard dans la famille tricolore et l'embauche de Marc Bergevin — semblent l'avoir fait beaucoup réfléchir sur cet aspect particulier du Canadien dans la société québécoise.

« La relation entre les partisans et le Canadien est unique, dit-il. J'ai vécu à Boston, New York, Toronto, Atlanta... et là-bas, il n'y a rien de semblable. Il se trouve beaucoup de





partisans qui adorent leur équipe dans les autres villes, mais ici, il y a quelque chose de spécial. »

À quoi peut-on attribuer cette relation particulière ? Molson réfléchit un moment. « C'est une combinaison de plusieurs choses, mais c'est d'abord la victoire, répond-il. Aucune équipe n'a gagné autant que nous dans le sport, sauf les Yankees. Il y a aussi le fait que les grandes vedettes francophones de la Ligue nationale ont joué ici, les Béliveau, Richard, Roy, Lafleur, sans oublier les anglophones, Dryden, Robinson, Moore... Je pense que ce sentiment d'appartenance des partisans vient de là. »

Justement, plusieurs de ces partisans ont déploré ces dernières années la perte d'influence des francophones au sein du club. Les joueurs québécois se sont faits de plus en plus rares au fil des décennies, irritant plusieurs amateurs de longue date. La nomination de Cunneyworth a ainsi été reçue par plusieurs comme une insulte personnelle.

À cela, Geoff Molson répond qu'il est conscient de l'importance d'avoir le plus de joueurs et d'entraîneurs québécois possibles dans l'équipe, et que tout sera fait pour y arriver. Mais il rappelle du même souffle à quel point le sport a changé depuis la belle époque des six clubs. « Au temps de Jean Béliveau, il y avait six équipes et nous avions le droit de sélectionner les meilleurs Québécois disponibles, explique-t-il. Maintenant, la moyenne de francophones dans une équipe de la LNH est de deux ou trois. Nous sommes dans la moyenne actuellement. Mais c'est certain que ce serait bien d'en avoir plus. Je constate à quel point un gars comme Mario Tremblay, par exemple, est toujours aussi populaire à Montréal. On le voit tous les jours, je le vois tous les jours. C'est quelque chose de spécial. »

« C'est triste pour moi si des gens pensent que mon attachement n'est pas sincère, parce que ce l'est, ajoute Molson. J'adore ce que je fais, j'adore Montréal, le Québec, le Canada. Je suis très fier du fait que mes parents m'aient donné une éducation en français et en anglais. Ma passion est très sincère. »





Serge Savard confirme cette honnêteté. « Geoff et ses frères sont parfaitement bilingues, rappelle-t-il. Geoff vit au Québec, ses enfants vont à l'école française, sa femme est francophone... C'est une famille très impliquée et très intégrée dans la communauté. Leur attachement est sincère. »

Geoff Molson se dit d'ailleurs très fier de constater que son club a repris contact, depuis quelques mois, avec ses racines francophones. Les nombreuses embauches de Québécois faites par Bergevin permettront à terme, croit-il, d'augmenter le nombre de francophones sur la glace. « On est beaucoup plus branché maintenant qu'on l'était depuis plusieurs années, dit-il. Il ne faut pas penser qu'on va toujours choisir un francophone en première ronde. On ne sacrifie par la performance sportive pour la langue. Mais ce qu'il faut faire, c'est repêcher le plus possible des joueurs d'ici, car on les connaît mieux que les autres clubs. »

Geoff Molson est donc fin prêt à voir les résultats des efforts des derniers mois porter des fruits. Il se souvient avec une certaine nostalgie de ces rares moments privilégiés quand, encore petit garçon, il entrait dans le vestiaire des joueurs au Forum. « Les gens pensent que j'y étais toujours, et que j'y vais régulièrement encore aujourd'hui, mais en fait, ce sont des moments très rares et privilégiés. J'en suis très conscient. »

Sur sa volonté de gagner, il est intraitable : Molson a hâte de voir le club de sa famille reprendre le chemin de la victoire. Selon lui, après la tempête, l'heure de renouer avec les plus belles traditions est maintenant arrivée.

« Cette équipe est beaucoup plus qu'un club de hockey, termine-t-il. Que ce soit pour son impact sur la communauté, sur la province, sur les jeunes enfants... Les nouvelles personnes qui sont en place depuis quelques mois savent que nos petits gestes peuvent aller très, très loin. »

Chez le Canadien de Montréal, tout a bel et bien changé. Le début d'un temps nouveau ? On le pense. On le croit. On le dit.





La nouvelle direction du Canadien, Marc Bergevin, Geoff Molson et Michel Therrien commentant la fin du lock-out.

Photo AP, Gene J. Puskar

